

## Anthropologie et Sociétés



# De la civilisation au développement : le transfert continué de nos règles du jeu

Yvan Simonis

Volume 12, numéro 1, 1988

Questions d'ethnocentrisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015015ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015015ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simonis, Y. (1988). De la civilisation au développement : le transfert continué de nos règles du jeu. *Anthropologie et Sociétés*, 12(1), 143–147.  
<https://doi.org/10.7202/015015ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

GREER G.  
1986 *Sexe et Destinée*. Paris: Grasset.

HOGAN A.  
1982 « Anthropologists and Development », *Annual Review of Anthropology*,  
11: 349-375.

### DE LA CIVILISATION AU DÉVELOPPEMENT : LE TRANSFERT CONTINUÉ DE NOS RÈGLES DU JEU

**Yvan Simonis**  
Département d'anthropologie  
Université Laval

Que vient faire l'anthropologie dans ce débat ? Il n'est pas facile de répondre à cette question. Bien sûr les anthropologues ont des opinions sur le sujet, ils publient même beaucoup à ce propos, mais la distinction entre leur opinion personnelle de citoyens (plus ou moins bien informés au centre d'un large circuit de rumeurs et de journalisme) et celle qu'ils trouvent fondée comme anthropologues n'est pas claire. Je crois que dans le débat cette distinction reste mal éclaircie et peu consciente. Les problèmes de l'action sur le terrain sont en effet à un autre niveau que ceux de la réflexion anthropologique; pour le dire clairement, l'action de développement ne s'adresse pas aux mêmes groupes que les publications des anthropologues et on ne peut passer directement de ces publications à l'action. Certes on peut être à la fois anthropologue et actif dans le domaine du développement, mais en passant de la réflexion anthropologique à l'action on ajoute beaucoup d'éléments qui ne viennent pas seulement du discours de l'anthropologue, l'action du développement passe par d'autres contraintes et ses règles ne sont pas les mêmes que celles du discours anthropologique. C'est évident et banal mais à écouter certains débats, on dirait qu'il reste possible de faire des rapports directs, du genre système à poulies, entre l'anthropologie et le développement.

Un des reportages de l'émission *The Fifth Estate* diffusée le 26 janvier dernier par Radio-Canada portait sur une expérience de la firme d'ingénierie québécoise Lavalin dans la construction de puits au Togo. Celle-ci ne se cache pas de chercher le profit en offrant le service prévu par le projet. Elle ne s'est pas limitée à creuser des puits, elle a organisé le suivi et le préparatoire pour que les pompes continuent de fonctionner après son départ et que ce fait nouveau soit pris en charge par le village. Premier principe: pas de charité, on n'installe pas les pompes gratuitement et ce ne sont pas les gouvernements qui paient; si l'on veut que les gens prennent en charge les pompes, il ne suffit pas qu'ils en aient besoin, il faut encore qu'ils en soient responsables et qu'ils paient les frais. Première erreur: on avait installé des pompes d'un modèle canadien qui fonctionnaient bien mais qui n'étaient pas faites pour l'usage intensif qu'elles devaient avoir dans des villages africains. Elles ont donc brisé assez vite et ni les pièces de rechange ni la technologie pour les réparer n'étaient disponibles, bref le service n'avait pas duré longtemps. Lavalin s'est réajusté et a vite compris qu'il fallait travailler sur plusieurs plans à la fois et que ce n'est pas rien pour un groupe de digérer un nouvel objet technique.

Lavalin a exigé que les villageois gagnent l'argent nécessaire à l'installation et à l'entretien des nouvelles pompes à eau, qui coûtent 15 000 dollars; véritable pression du « c'est à prendre ou à laisser ». Les villageois ont développé leurs cultures maraîchères et leurs ventes sur le marché pour récolter en trois ans plus que le nécessaire; on a donc installé une nouvelle pompe à eau. Parallèlement, Lavalin avait développé sur place un nouveau modèle plus solide, plus simple à réparer, dont les pièces de rechange étaient disponibles et produites par une usine de la région. Les gens de Lavalin ont vite appris quelques coutumes, ils se sont eux aussi adaptés. Lorsque l'eau claire a coulé, l'eau normale de leur point de vue, ils avaient eu dès le début la surprise de voir quelques habitants y jeter de la boue. L'eau claire paraissant anormale et insipide, on lui ajoutait de la boue pour lui donner le goût traditionnel. D'un seul coup la question du rapport de l'eau et de certains problèmes de santé était posée et faire adopter comme normale et favorable une eau qui n'a pas le goût traditionnel et classer l'eau traditionnelle comme insuffisante représente tout un changement. Par ailleurs la corvée de l'eau était traditionnellement l'affaire des femmes et les femmes ont été très actives dans l'implantation des pompes à eau. Dans le cadre de la perspective Lavalin, on pouvait justifier aisément de confier aux femmes la responsabilité de la gestion, Lavalin trouvait un lieu où ses perspectives rencontraient celle des femmes dans la tradition, mais les choses ne se disposaient plus seulement comme cela. En effet, l'abondance de l'eau permettait de lui faire jouer des rôles supplémentaires à ceux qu'elle jouait traditionnellement à cause de sa rareté. À quels usages irait l'eau supplémentaire et qui en aurait le contrôle? Les nouvelles utilisations de l'eau pouvaient aller vers des domaines traditionnellement confiés aux hommes. On peut être sûr en tout cas que le simple fait d'un volume d'eau supplémentaire dans le village entraîne des conséquences de toutes sortes. Quel aurait été le conseil d'un anthropologue à ce sujet? Au nom de quoi aurait-il conseillé quoi? Avant de revenir brièvement sur cette question, je voudrais rappeler par le raccourci du discours quelques contraintes historiques pour parler ironiquement de choses sérieuses.

Des pans entiers des discours sur le devoir de « civiliser » les « sauvages », sur les politiques de civilisation qui se mettent en place au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe sont toujours bel et bien présents dans les idéologies du développement du XX<sup>e</sup> siècle. Ce qu'on dit du développement m'apparaît parfois comme un véritable avatar de ce qu'on disait à l'époque sur la civilisation. Dans nos rapports avec les sociétés où l'on trouve pertinent de parler de « développement », nous restons dans le cadre idéologique des vieux débats sur la « civilisation ». Civiliser ne voulait-il pas dire, pour le meilleur et pour le pire, *rendre conforme à nous-mêmes, établir entre nous et eux les mêmes règles du jeu, ou plutôt établir nos règles partout pour qu'elles nous deviennent communes*, et c'est bien ce que nous faisons quand nous parlons développement. L'orientation générale des rapports entre nous n'a pas changé et nous ne sommes pas prêts à changer les nôtres à la suite de la longue expérience de nos rapports avec eux, la conquête continue d'inspirer nos perspectives. Bien sûr toute société porte en elle suffisamment de paradoxes et de contradictions pour être orientée de bien des façons mais toutes ces orientations ne sont pas sur le même pied et celle qui va de la « civilisation » au « développement » sur fond de conquête l'emporte clairement à mes yeux.

Permettez-moi de citer rapidement l'un ou l'autre « civilisateur » du XVIII<sup>e</sup> siècle, parfois de bonne foi. Il suffit de changer le mot « civilisation » par celui de « développement » et l'on retrouvera le fond du discours actuel du développement économique.

The greatest obstacle to civilization of the Indian is his *aversion to labor*. Civilization is a system of restraints. At every turn it demands a sacrifice of *personal ease*. In his natural state, the *pleasures* of the Indian feed him. He procures his *food by fishing and hunting*. In the state to which we invite him, « by the *sweat* of his face he must eat bread ». To arrive at this state, both *nature* and *habit* must be overcome. It is not, therefore, a subject of wonder that he slowly and

reluctantly yields to the *necessity* of a change. No nation, perhaps, ever became civilized but by force of circumstances. But the *situation* and *circumstances* of the *New World Indians* have brought them to this *necessity*; either *civilization* or *extermination* must overtake them, and they generally know it. They have perceived it for some years past, and partly from this conviction, and partly by the force of example, they have within a short period, made more rapid advances in the arts and improvements of *civilized* life than at any former time (p. 26-27, in *The Case of the Seneca Indians in the State of New York*, printed for the information of the Society of Friends; les mots en italiques le sont également dans l'original).

Jusqu'ici on n'a pas réussi à retenir longtemps dans le même lieu (ces) Indiens. (...) Pour prévenir pareille inconstance (...) on propose de leur distribuer des vaches dans chaque village. Il en arrivera que pour nourrir ces vaches, ils seront obligés de faire des défrichés de bois et de les convertir en prairies. Ces prairies une fois formées les forceront à demeurer dans le voisinage. Il ne leur serait pas possible de nourrir leurs bestiaux ailleurs... Leur indolence naturelle, qu'on a regardée comme un obstacle insurmontable à les civiliser, n'est à la considérer attentivement que l'effet de l'*absence des besoins* (...) elle disparaîtra à mesure qu'ils en contracteront (citations de l'abbé de Raynal vers 1780, citées par Michèle Duchet dans *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Maspero 1971: 220-221).

Comme le dit le baron Bessner à la même époque et en bon physiocrate (théorie des besoins, perspective encore très influente), « la politique exige qu'on leur inspire nos besoins » (cité par M. Duchet, *op. cit.*: 221). On pourrait citer de nombreux économistes qui continuent de voir l'amorce du développement économique essentiellement comme le développement de besoins, de nos besoins.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, à l'époque déjà des projets de « civilisation », les Iroquois avaient compris que pour avoir une chance de s'en tirer dans le nouveau contexte blanc, il leur fallait apprendre la forge s'ils voulaient ne pas trop dépendre des Anglais ou des Français. Ils ont demandé aux Anglais à Albany de leur envoyer des forgerons pour réparer leurs armes, leurs outils de fer, qu'ils avaient obtenus, dont ils avaient besoin et qu'ils ne pouvaient produire. Les Anglais ont immédiatement compris, le contrôle de la forge leur facilitait le contrôle des termes de l'échange économique et politique avec les Iroquois; ils é mirent donc une directive politique explicite pour empêcher l'installation de forgerons dans le territoire iroquois, les Iroquois ont tenté et parfois provisoirement réussi à faire prisonniers des forgerons, souvent écossais, etc.

Les Quakers avec les Iroquois, la Hudson Bay Company avec les Cree se comportaient sur bien des points comme ceux qui veulent aujourd'hui développer, parfois moralement et intelligemment, parfois stupidement. Ils rencontraient des problèmes analogues et faisaient des réflexions analogues, ils « civilisaient », nous « développons ». Les Quakers apprenaient aux Iroquois à lire, à écrire, à développer l'agriculture, ils ont rencontré les problèmes d'une société marquée par la colonisation, ils ont même défendu les Iroquois contre les excès des colons blancs, mais au-delà de leurs points de vue humanistes, ils restaient contraints comme les développeurs d'aujourd'hui par le projet global de conquête de leur civilisation, et participaient inévitablement à l'imposition de nos règles du jeu aux autres, au harnachement progressif de tous dans notre système.

On peut également comparer le cas du développement de la France du XIX<sup>e</sup> siècle, on parlait alors de « modernisation » (on pourrait remplacer le mot développement par celui de modernisation) et on était aux prises avec des problèmes semblables (voir l'excellent livre d'Eugène Weber, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale 1870-1914*, publié en 1976 et traduit chez Fayard en 1983).

On pourrait évoquer les problèmes du remembrement des terres agricoles qui faisaient l'objet en France des cours de sociologie rurale au début des années 1960.

Tous ces exemples illustreraient par leurs analogies avec les problèmes actuels du développement que ceux-ci ne sont pas spécifiques à nos rapports actuels avec les pays africains, d'Amérique latine ou d'ailleurs, ils relèvent d'un ancien paradigme nourri par la conquête qui se poursuit sous des formes variées. Les problèmes rencontrés par les anthropologues dans le cadre du développement sont largement comparables à ceux que d'autres ont rencontrés depuis longtemps en d'autres termes à d'autres époques.

Comment se situe l'anthropologie dans ces débats ? Il y a des anthropologies et les perspectives sont multiples. Il y a aussi des confusions constantes et normales entre les anthropologies et les anthropologues. Les anthropologies restent la plupart du temps de véritables avatars de la théologie. « Que font les anthropologues ? », demandait Clifford Geertz, « ils écrivent », répondait-il, et j'ajouterais : ils ont des opinions sur tout et les prétendent fondées par les travaux de l'anthropologie. Alors quelle est la crédibilité de l'anthropologie au sujet du développement ? Elle n'aura quand même pas le culot de prétendre qu'elle a une vision d'ensemble de telle ou telle société et qu'elle est capable d'évaluer sur cette base l'impact de tel ou tel projet de développement, ce serait simplement trop naïf parce que c'est trop complexe et que rien dans la science anthropologique ne dit que faire, à la rigueur ce qu'il ne faut pas faire, et encore. L'anthropologue peut bien avec de l'expérience humaine, nourrie entre autres par son métier d'anthropologue, avoir des opinions, mais il a souvent tendance à confondre l'anthropologie et son expérience en oubliant que celle-ci est nourrie à bien d'autres rateliers. L'anthropologue oublie qu'il est réduit comme tout le monde au bricolage et au réajustement constant en fonction de conséquences qu'il ne peut prévoir.

Comment exclure la violence du développement ? C'est sur fond d'injustice et de violence que le développement se produit. Des tas de services techniques cependant sont utiles et transférables ; comme les Iroquois, les peuples d'aujourd'hui — et nous-mêmes en allant à la quincaillerie ou ailleurs — comprennent l'utilité immédiate de nombreuses techniques mais l'adaptation à court terme entraîne des révisions à long terme qu'on ne peut apercevoir aussitôt. C'est ainsi que par l'introduction des armes à feu chez les Iroquois ou d'une pompe à eau métallique au nord du Togo on vient d'accepter bien plus que l'on pensait de la culture qui les avait produits.

Terminons ces quelques notes en rappelant que ce courant historique déborde de toutes parts la conscience des acteurs dont les décisions ne réussissent pas à inverser le courant de la transmission ni à sélectionner dans cette transmission, triant le bon excluant le mauvais ; quelle que soit notre conscience des enjeux, notre action ne maîtrise évidemment jamais ses conséquences ni ses antécédents. Il nous est impossible d'ignorer les effets inintentionnels de l'action et de contrôler comment les conséquences de nos actions se mettent parfois à converger pour faire émerger de nouveaux contextes qui provoquent de nouveaux effets sociaux, ne fût-ce que par l'obligation de s'y ajuster, etc.

Bref par toutes sortes de voies (variées, en contradiction, avec des problèmes et des approches différentes, peu importe), par le développement nous amenons les autres aux mêmes problèmes que les nôtres, à envisager même pour la solution de ces problèmes des solutions qui sont en même temps l'art de les reproduire. Je ne crois pas que l'anthropologie puisse prétendre à la compréhension de ce jeu cruel, son discours n'a aucun titre à fonder des prévisions morales (comme d'ailleurs aucun autre).

Mais que tout cela est pessimiste, pourrait-on dire. L'anthropologie ne peut-elle pas de manière privilégiée participer à des développements plus humains ? Bien sûr, par endroits et sans garantie. Je voudrais me tromper et mes utopies de la bonté voudraient avoir la clé de la régulation des rapports de tous avec tous, mais vous comprendrez mes

soupçons justifiés sur les effets pervers de la bonté. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que je rentrerais dans le débat qui nous est proposé ici et s'il fallait répondre au thème qui nous réunit (la fin du développement ou le développement malgré tout), je répondrais : il faut parier, en espérant qu'au-delà de ce que nous contrôlons et à condition de continuer à agir, certains trouveront dans l'expérience de l'action de nouvelles façons d'assurer les conditions de la survie du plus grand nombre à long terme.

## ÉLÉMENTS D'UNE ETHNOGRAPHIE DU DÉVELOPPEMENT DE L'ANTHROPOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

**Bernard Arcand**  
Département d'anthropologie  
Université Laval

### L'anthropologie et le développement

C'est probablement symptomatique d'entendre des gens traiter un sujet qui n'a pas été d'abord saisi, identifié et défini. On risque d'entendre parler pour ne rien dire.

Une analyse syntagmatique de toute la littérature anthropologique, qui ferait le repérage de son usage du mot « développement », montrerait qu'il n'est pas fréquent et que le mot a été surtout utilisé en conjonction avec « anthropologie ». On parle en effet très peu de « développement » et surtout de « l'anthropologie du développement », de la même manière que l'on parle de « l'anthropologie de la vieillesse », du sport, de la santé, etc.; en somme, c'est simplement un autre cas de l'anthropologie se portant à l'étude d'un phénomène social qui existe *par ailleurs* dont la définition n'est pas interne à la discipline.

En fait, le concept de développement n'est à peu près jamais utilisé en anthropologie sociale. D'abord et surtout, parce qu'il n'a pas de sens puisqu'il en a trop. Dans l'étonnant jargon que l'on entend parfois, on dirait que ce n'est pas un concept analytique opérationnel. Le développement, pour l'anthropologie, ce sera toujours à la fois la croissance démographique et l'épuisement des gibiers ou des sols, l'agrandissement des greniers, tout comme la tenue d'un potlatch, et mille autres choses encore. Bref, même les sociétés qui se veulent les plus conservatrices ne réussissent jamais à respecter la tradition et à refaire *exactement de la même façon* ce qui doit être fait : ne serait-ce que parce qu'on vieillit et que chaque année il y a toujours la nouveauté de savoir que certains n'y seront plus, tandis que d'autres s'ajoutent. *Toute* étude anthropologique est nécessairement *toujours* une étude sur le développement, puisque toute société est toujours en développement. Puisque la vie est en développement, le concept est inévitablement tautologique.

Les seuls anthropologues à avoir fait un usage un peu sérieux du concept sont en général ceux et celles dont le regard est tourné vers l'arrière : les archéologues et les paléontologues. Au même titre que les historiens, bien que dans une perspective beaucoup plus vaste, ces gens doivent d'abord constater le changement, puis essayer d'y lire quelques lignes directrices. Comprendre, comme l'indique admirablement le titre du célèbre ouvrage de V. Gordon Childe, *Qu'est-ce qui s'est passé dans l'histoire*. Il n'est pas surprenant que ce métier-là engendre aussi souvent des hypothèses évolutionnistes,